

Hanna-Barbara Gerl-Falkovitz

**Le secret de l'acceptation de soi.  
Qu'est-ce qui change lorsque je me considère comme un don ?**

1. *Moi, ma plus grande question*

Les enfants sont capables de s'abandonner à leur sommeil. Leur sommeil implique beaucoup de choses : la confiance, se sentir porté, ne pas se poser de questions. Ce n'est que lorsqu'ils grandissent qu'ils se mettent à cogiter - et cela dévoile le côté incertain de notre existence : "Où étais-je avant d'être parmi vous ?". Et les parents, un peu embarrassés, cherchent des réponses adéquates, car certaines réponses pourraient susciter des pleurs : "Avant que tu sois avec nous, tu n'existais pas encore". ("Tu volais avec les moustiques", disait ma mère).

La question se décline avec l'âge et évolue avec le temps. Au moment de la puberté, elle devient : "En fait, qui suis-je ?" Et c'est avec embarras, parce qu'on ne trouve pas de réponses adaptées, qu'on change de prénom et de coiffure, on se fait un piercing ou un tatouage et on se trouve aussi moche et mal fichu. Parfois, la question se transforme en rêve : "Et si j'avais d'autres parents... (plus minces, plus gros, plus beaux, plus intelligents, plus équilibrés) ?". Par ailleurs, une remise en question lancinante revient souvent : "M'a-t-on demandé si je voulais vivre ? Sans mon accord, je suis dans un train qui se dirige quelque part : où ? Je veux rendre mon billet pour la vie : mais à qui ?" Celui qui pense ainsi dort déjà moins bien, car il vit une vie qui n'est pas la sienne et cherche donc à stimuler ou anesthésier artificiellement cette vie floue, "fausse". Pour une telle anesthésie, certains proposent leur aide en vendant une autre vie à prix d'or, soi-disant plus brillante. D'autres participent à des formations au titre enjôleur qui sont un peu plus exigeantes : "Sois toi-même !". Dans ce cas, il n'est pas rare que le résultat se résume à cette réponse durement acquise au cours de la thérapie : "Je vais plutôt bien !"

Pour parvenir vraiment à soi-même, il faudrait savoir d'où on vient et où on va. Mais le mystère de l'origine est aussi impénétrable que celui de l'avenir ; nous ne le comprenons pas, nous ne nous comprenons pas nous-mêmes.

Dans le conte du Dénichet (NDT : conte des frères Grimm), le nouveau-né que le chasseur trouve dans le nid de l'aigle, en haut de l'arbre, est vêtu d'une chemise de soie et d'une chaîne en or, signes de son origine. Cet enfant est de haute lignée. Bien d'autres contes encore le rappellent : même les enveloppes de fourrure sauvages ne sauraient effacer la robe d'étoile, de lune et de soleil de la prétendue bonne de cuisine Toutes-Fourrures (NDT : conte des frères Grimm). Sous son costume, l'Homme possède une ascendance royale et il la conserve précieusement, comme une petite flamme vacillante, malgré tous les orages et en dépit des chutes. Mais comment en être sûr ? N'y a-t-il pas suffisamment de gens qui ne trouvent pas de réponse à leur existence et qui sont assaillis par cette question insistante : "Quel est le sens de mon existence (gâchée, vide, détruite, ennuyeuse) ?". Le constat s'accroît à l'approche de la mort : après tout, elle nous prend ce que nous sommes ; pour beaucoup, elle leur *arrache*

même ce qu'ils sont. Mais si je dois disparaître dans les ténèbres desquelles je suis manifestement apparu, ne suis-je alors que le jeu d'un instant ? le flash d'un caprice des dieux ? un souffle venant de la grande énergie cosmique qui m'aspire à nouveau avec indifférence ? une goutte d'eau qui retombe dans l'océan des origines et qui disparaît ?

L'Inde ancienne ne connaît pas d'autre solution au cycle indifférent de la vie tournant sans cesse que la réincarnation où recommence sans cesse ce cycle oppressant ; cette sensation est devenue si menaçante que le Bouddha a exigé que la roue s'arrête un jour dans le non-être (nirvana). Tout ce qui est "moi" est alors effacé : la question meurt avec celui qui la pose. La souffrance est soulagée puisque celui qui souffre disparaît. L'Inde n'est pas la seule à connaître de telles afflictions, l'Europe aussi se posait la question : la vie est-elle un rêve ? ou le rêve est-il une vie ? Elle pose aujourd'hui la question de manière encore plus matérialiste : ne suis-je qu'un minuscule élément dans le cycle biochimique de la nature ? Quel hasard m'a recraché ?

## 2.

### *Moitié-moitié*

Nous savons une chose sur nous-mêmes : l'Homme est un "être fragile". Désuni, l'Homme est partagé entre la biologie (son corps, son sexe, ses prédispositions) et l'individualité (la singularité de notre existence), ou pour l'exprimer encore mieux, la personnalité qui s'exprime de manière unique dans le sentiment, la vie psychique, l'esprit. Les Grecs peuvent se souvenir du centaure : cet être mythique avec un corps de cheval et une tête d'homme. Ainsi, l'Homme peut être considéré symboliquement comme "l'animal avec l'étincelle divine en lui (... il y a un conflit entre l'animal et le divin en nous"<sup>1</sup>.

Toutefois, toutes les choses qui nous entourent, y compris les plantes, les animaux et même le cosmos, sont fragiles, finies, limitées dans le temps. Mais, nous sommes les seuls êtres vivants à en avoir conscience. Cela signifie : nous en sommes affectés et bouleversés jusqu'au plus profond de nous-mêmes. Lorsqu'au 19<sup>ème</sup> siècle, les premières formes de psychologie ont révélé l'existence dans toute sa profondeur, c'est la peur qui a été trouvée au plus profond de celle-ci. Personne n'est maître de sa vie : ni du début, ni de la fin, ni de l'origine, ni de l'avenir ; nous ne sommes même pas maîtres de notre propre corps, comme l'a démontré plus tard Sigmund Freud et il a appelé cela un outrage. Nous sommes, au contraire, proie à notre inconscient, d'un monde pulsionnel sur lequel nous n'avons que peu d'emprise. "Tu veux monter librement vers les hauteurs et ton âme a soif d'étoiles. Mais tes mauvais instincts, eux aussi, ont soif de la liberté. Tes chiens sauvages veulent être libres ; ils aboient de joie dans leur cave, quand ton esprit tend à ouvrir toutes les prisons"<sup>2</sup>. L'humain est fragile, menacé par une singulière défaillance. La contrariété toujours renouvelée et à l'origine de tensions est que fondamentalement l'ensemble de notre existence est irrité. Pour reprendre une formule baroque extrêmement crue : *humus fumus sumus*, "saleté et fumée, voici ce que nous sommes".

---

<sup>1</sup> Eugen Fink, *Spiel als Weltsymbol*, Stuttgart 1960, 44.

<sup>2</sup> Friedrich Nietzsche, Ainsi parlait Zarathustra, I, De l'arbre sur la montagne.

"L'être déficient", c'est ainsi qu'Arnold Gehlen qualifiait sobrement la *condition humaine* (NDT : en français dans le texte). Autrement dit, en allant à la racine de l'anthropologie, on se heurte à la souffrance humaine provoquée par ce que Nietzsche appellerait une croissance tordue, lui qui a été l'un des partisans de "l'animal magnifique". "L'aigle et la panthère" sont chez lui modèles de l'homme naïf et plein de vitalité et les faibles, les blessés, ceux qui ne sont pas à la hauteur de la vie seraient l'insulte de celui-ci. De telles déclarations accrocheuses ravivent un instinct ancestral et ne sont sans doute pas tout à fait fausses : il vaut mieux être en bonne santé que malade ou, pour reprendre une formule courante, mieux vaut être riche et beau que pauvre et laid. Mais la normalité est à l'opposé : beaucoup de choses en nous sont pauvres et laides. Être brisé est inhérent à l'humain, cela ne découle pas de notre volonté, mais c'est inévitable. " Homme, être de souffrance"<sup>3</sup>... D'où l'éternelle question : pourquoi la vie humaine, comme toute vie, est-elle empreinte de tant d'erreurs ?

N'être qu'à moitié fait partie des expériences humaines fondamentales. Dans la mythologie, le héros devient plus fort grâce au sang du dragon étalé sur tout son corps et, pourtant, il reste vulnérable à un petit endroit où "la feuille de tilleul était placée", entre les omoplates. Rien ne semble pouvoir atteindre ce point, par où la mort finit par arriver.

"Chaque homme est un gouffre, on a le vertige quand on regarde en bas", dit Georg Büchner dans *Woyzek*<sup>4</sup>.

Mais qu'en découle-t-il ? Quelques incompréhensions, voire un comportement erroné. Une chose revient fréquemment : la recherche éternelle de soi-même.

### 3.

#### *Les incompréhensions d'être-moi*

##### *3.1 „Vouloir désespérément être soi-même“ : l'egotrip*

Dans son chef-d'œuvre *Le concept de l'angoisse* (1844), Kierkegaard qualifie la quête de soi, déjà moderne à l'époque, de "vouloir désespérément être soi-même".

En effet, le moi se retrouve-t-il vraiment et simplement en lui-même ? Une vache ne se préoccupe visiblement pas de savoir pourquoi et si elle est une vache. Mais, nous nous posons la question. Y compris depuis récemment de la façon suivante : "Qui suis-je, et si oui, combien ?", Dit ainsi, cela semble amusant, mais ça ne l'est pas. Dans certaines formes de méditation (ce qui ne signifie ni plus ni moins que "aller au milieu"), ce milieu nous est promis sans être précisément défini. Est-ce un "point", comme le centre d'un cercle ? Est-il situé derrière le nombril ? Mais Edith Stein a rappelé : dans le fait de simplement être avec soi-même se manifestent "un vide et un silence inhabituels", une "écoute des battements de son propre cœur"<sup>5</sup> insatisfaisants. "Le sujet libre - la personne - est en tant que tel entièrement exposé au vide"<sup>6</sup>. Karl Valentin l'a formulé avec davantage d'humour : lorsque Lisl Karlstadt

---

<sup>3</sup> Herbert Schriefers, *Leidwesen Mensch*, dans : Volker Becker/Heinrich Schipperges (Hg.), *Krankheitsbegriff, Krankheitsforschung, Krankheitswesen*, Berlin 1995, 77 - 91.

<sup>4</sup> Georg Büchner, *Woyzek*.

<sup>5</sup> Edith Stein, *L'être fini et l'être éternel*.

<sup>6</sup> Edith Stein, *Freiheit und Gnade*

lui a suggéré de procéder à une introspection, il a répondu : "Je l'ai déjà fait, il ne s'y passe pas grand-chose."

En outre, vouloir désespérément être soi-même peut être un mélange de paresse, de rébellion et de manque d'alternatives : Je suis comme ça, je ne peux pas changer. "Myself is my castle" : telle est la tentation essentielle à toute quête de soi mal comprise. C'est en cela que guette le danger du "centre solitaire" dans lequel on s'enferme, ce qu'on appelle le cocooning, renforcé depuis peu par l'enfermement dans le monde des médias et de la vie qui y est montrée et qui n'en est pas une. Si c'est comme cela, alors autant se passer de vivre.

L'appartenance à soi-même est-elle vraiment la forme décisive de la vie ? La "solitude vide" de l'intériorité n'est rien d'autre qu'une *anima in se curvata*, l'âme recroquevillée qui s'enfonce en elle-même de saint Augustin, emportant avec elle le risque de mort intérieure. La recherche du Graal de son propre moi a le plus souvent des effets paralysants, notamment au détriment des relations avec le partenaire et les enfants.

Il y existe donc une fausse "acceptation de soi". L'egotrip, c'est-à-dire l'appartenance à soi-même n'est pas la forme décisive de liberté. Déjà dans ce mot, il y a le processus d'écoute qui peut dégénérer en dépendance. Ce serait une vie obsédée par elle-même qui ne laisse de place à rien d'autre et une vie simplement côte à côte qui ne peut se donner. Et qui n'a personne à qui se donner. Hegel pourrait avoir raison : la réalisation de soi est un inceste avec soi-même<sup>7</sup>. Ou bien, un sociologue encore plus mordant : "Celui qui se cherche se trouve, c'est sa punition"<sup>8</sup>. "Je dois flétrir si je ne suis que moi-même". (Karl Jaspers)

### 3.2 „Vouloir désespérément ne pas être soi-même“

De l'autre côté, une chute non moins dangereuse nous guette : celle vers le moi flottant qui semble aujourd'hui salvateur. Car le fait d'être soi, sur la défensive et enfermé en soi-même, mène souvent à l'ennui ou à la haine de soi : "désespérément ne pas vouloir être soi-même". La fluidité concerne soi-disant avant tout le sexe : ne puis-je pas le transformer ?

Une identité fluide n'a donc pas besoin du moi, d'un corps propre, d'habiter, de se retrouver en soi-même. De nouveau : "Qui suis-je ? et si oui, combien ?"

Ainsi, ce n'est pas seulement le moi qui est déformé, mais également les relations vivantes sur le long terme. Le moi ne joue plus qu'un rôle de théâtre. Le "parcours de moi à moi" se conjugue dorénavant au pluriel mais se détruit en lui-même. Ainsi, le pluriel postmoderne a depuis longtemps redéfini ce qu'est un sujet : est-ce que j'existe encore vraiment ? Nous nous trouvons au beau milieu d'une dé-carnation, d'une désincarnation de la réalité humaine. Je suis, tout comme mon sexe, ma propre invention ; mon prochain est une invention, et ainsi de suite... Il n'y a pas de faits, seulement des interprétations : voilà la phrase dangereuse, car elle est à moitié juste. Nous *devons interpréter* la réalité mais la deuxième phrase encore plus importante est : nous interprétons la *réalité*. Nous *interprétons* donc quelque chose, mais justement : nous interprétons *quelque chose*.

---

<sup>7</sup> G. W. F. Hegel, Foi et savoir (1802)

<sup>8</sup> Norbert Bolz, Das Wissen der Religion. Betrachtungen eines religiös Unmusikalischen, München 2008, 50.

C'est ainsi que nous nous trouvons aujourd'hui dans les méandres du "progrès" de pouvoir nous construire nous-mêmes. De telles autodéterminations entraînent des blocages. Un enfant pourrait aujourd'hui avoir 5 parents : la donneuse biologique d'ovules, la mère porteuse, la mère sociale, le donneur biologique de sperme et le père social. Les utopies qui vont dans le sens d'un "enfant issu d'un design" total et d'une mise en scène de soi-même qui se corrige sans cesse ne cessent de se généraliser. Le mathématicien Ray Kurzweil envisage même l'intégration dans le corps humain de nano-ordinateurs pouvant être reprogrammés à la demande. Sa question "progressiste" est la suivante : "L'avenir a-t-il encore besoin de l'homme (actuel) ?". Les frontières entre la chair et le plastique, le corps et l'ordinateur se brouillent. Cela signifie également que les frontières entre le moi et son pilotage par un tiers deviennent plus fluides. Ainsi, notre monde est sur la lancée dangereuse du "surpassement" de l'humanité. Par conséquent, le nouvel objectif est le "transhumanisme".

L'homme devient son propre logiciel avec le devoir associé de changement (continu) ; cette vision caractérise une destruction, ou au moins la négligence, d'un moi qui assume pleinement son corps. La théorie du genre contemporaine se caractérise par l'éloignement vis-à-vis du corps et la déconstruction de celui-ci, bien que, à l'inverse, les sexes masculin et féminin se voient imposer des constructions induisant contraintes ou "libertés". Le glissement vers le concept de "troisième sexe", apparu dès 1900, s'est fait tout naturellement et a été approuvé en 2018 par le Bundestag allemand, après avoir été à peine discuté, sous forme de la nouvelle loi sur le statut personnel ; une loi qui, pour la première fois au monde, se réfère à la "perception" subjective de son propre sexe et non à des faits.

Cette "nouvelle féminité" ne s'oppose pas à la "masculinité", mais contourne l'opposition entre "masculin" et "féminin". En effet, la vie sexuelle est "mise en scène" et le moi porte le masque sexuel correspondant. Cela porte comme conséquence que, pour le dire de manière critique, "ce masque ne dissimule pas de moi"<sup>9</sup>.

Aujourd'hui, grâce au monde virtuel, il est de plus en plus facile de se désintégrer ou de prétendre substituer son moi : le monde virtuel devient de plus en plus perméable ; les pseudo-rencontres avec une autre identité, elle-même acquise telle un jeu, n'engagent à rien. Les mondes fictifs ("la deuxième vie") remplacent le monde réel.

Au lieu de cela, à rebours de toute construction de soi, de toute technologie, de tout soi-disant reformatage, une femme du XVI<sup>e</sup> siècle dit : "Vivre toute sa vie, aimer tout son amour, mourir toute sa mort". Elle s'appelait Thérèse d'Avila. Et comment est-ce que je vis toute ma vie ?

#### 4. *Grandir jusqu'à mon moi : en trois tensions de l'existence*

Regardons ensemble les tensions de l'existence, car elles permettent de comprendre (de manière rassurante) qu'aucun d'entre nous ne démarre avec une identité "ronde" dont il s'éloigne ensuite continuellement, mais que devenir soi-même est une mission de toute une vie au sein de tensions innombrables. En réalité, personne ne se sent en lui-même vraiment

---

<sup>9</sup> Seyla Benhabib, *Feminismus und Postmoderne. Ein prekäres Bündnis*, in: Seyla Benhabib/Judith Butler/Drucilla Cornell/Nancy Frazer, *Der Streit um Differenz. Feminismus und Postmoderne in der Gegenwart*, Frankfurt 1993, 15.

"chez lui". Il n'y a pas à proprement parler d'identité naïve ; elle est nécessairement déjà brisée par la vie.

*Car l'identité se forge avant tout de l'extérieur vers l'intérieur, du "nous" vers le "je" : au travers de la famille dans laquelle je suis né, de son estime ou de son rejet. D'un point de vue de la psychologie du développement, ce n'est qu'à partir du "nous" que se développe le "moi" faible ; plus tard, à travers les amis, l'école, l'environnement, les rapports avec les autres... Les autres me disent qui je suis. Avant l'identité du "moi" se trouve l'identité du "nous".*

*Et puis par la suite : l'identité se développe aussi de l'intérieur vers l'intérieur. "Le chemin de moi à moi" disait Simone Weil. Difficile et jamais tout à fait équilibré est le balancement entre ses propres forces et faiblesses, entre la proximité et l'éloignement vis-à-vis d'autrui, entre l'amour et le rejet de soi...*

Toutefois, il existe également une troisième tension de vie, sans doute la plus décisive. "Et je dis : je commence maintenant ! puisque je suis sorti de moi-même. Ici, il n'y a plus de danger, car le danger était de rester en moi-même"<sup>10</sup>.

Lancer une réflexion sur l'identité avec cette parole de saint Augustin : *L'identité se développe de l'intérieur vers le haut*, peut ressembler à un défi.

Qu'est-ce qui est en haut ? Tout ce qui nous permet de sortir de nous-mêmes de manière *salvatrice* : les objectifs en tout genre, les horizons, les espoirs, la beauté et, bien sûr, l'amour.

Être soi-même exige de la passion, de la vitalité, du dépassement de soi. Le centre ne se trouve pas en nous (pas plus qu'il ne se trouve physiquement au niveau du nombril). Nous avons été créés non pas comme des égoïstes, mais avec une haute ambition : celle d'être des personnes aimantes. Le centre repose en un "tu" et en revient vers le "moi". Ainsi, sommes-nous livrés au "tu", aussi bien pour la guérison que pour la blessure. "Comme un visage voit son reflet dans l'eau, ainsi l'homme se voit-il en son cœur"<sup>11</sup>. Formulé de manière particulièrement belle : "Tu es à moi, et désormais ce qui m'appartient est plus à moi que jamais"<sup>12</sup>.

Ainsi, être arraché à soi-même est un bonheur, un bonheur éprouvant et dangereux : Platon expliquait déjà que l'Eros était une force motrice et chasseresse, une force qui tend vers Dieu. Eros est conçu comme un "chien de chasse" qui me chasse hors de moi ; dans une autre image antique, les amants doivent même chevaucher une panthère ; l'amour n'est pas simplement une assurance vie... Mais quand il réussit, il devient une merveilleuse aventure. Un autre me dit qui je suis.

Mais cela signifie, en approfondissant, que devenir un être entier n'est pas une chose faite simplement, voulue, "fabriquée", mais qu'il faut *répondre à une incitation à sortir de soi-même*. Devenir pleinement soi-même signifie s'ouvrir à quelque chose ou à quelqu'un qui me provoque, voire me tire hors de moi-même.

## 5.

### *Tu me donnes à moi*

Il y a un désir profond d'être extirpé de nous-même, nous cherchons sans arrêt un "vis-à-vis" (contre et au-dessus de nous). Au bonheur de son propre centre est associé un "contre-bonheur". C'est cela que traitent les cultures religieuses. Un grand nombre d'entre elles,

---

<sup>10</sup> Saint Augustin, Enarrationes in Psalmos 78, n° 10-12

<sup>11</sup> Pr. 27,19

<sup>12</sup> Johann Wolfgang von Goethe, Hermann et Dorothee. Uranie, perspective, Paris 1886, p. 109.

surtout les asiatiques, appellent cela un passage au "néant". Il existe des religions où le poids de l'existence est assimilé au désir du néant, en voulant se débarrasser de toutes les contraintes du monde fini d'un seul coup. Alors, ce passage serait une libération de soi-même, finalement un anéantissement.

Mais il y existe aussi une possibilité plus profonde. La voici : est-il possible qu'un surpassement de soi soit couronné de succès sans disparaître, se dissoudre ou se débarrasser de soi-même, mais au contraire, en étant soi-même préservé = c'est-à-dire en étant accompli ? La tradition biblique nous offre cette possibilité. Cette dernière ne parle pas du fait de franchir cette frontière en tant que naufrage, en tant que goutte d'eau qui disparaît dans la mer, dans le grand ensemble, dans le néant. Ce n'est pas l'image de la mer, mais une autre image qui a illuminé les deux testaments de la Bible, l'ancien et le nouveau : la relation d'amour avec Dieu. Elle ne se résume pas à l'union indifférenciée de deux personnes, mais elles demeurent toutes deux clairement identifiables dans la plénitude de leur unité. Non pas : "tu es moi", mais : "tu es à moi". Ainsi, le fait de devenir un ne détruit pas grâce à l'origine divine, ce qui, finalement aurait un côté cannibale. Devenir un désigne plutôt la clarification et la préservation de sa propre identité. Et, en ce qui concerne ce qui ne fait pas partie de son propre portrait : la mesquinerie, la faiblesse, mais aussi l'obstination et l'amertume doivent être sauvés par quelqu'un d'autre. Tu me dis qui je suis... Le "moi" s'acquiert par le "toi".

Il y a là une force qui "jaillit", qui s'élance vers nous. "... tu me feras vivre à nouveau, à nouveau tu me tireras des abîmes de la terre"<sup>13</sup>. Je ne suis pas un cercle fermé mais une ellipse : celle-ci a deux centres, le Créateur et moi, la créature. TU me donnes à moi.

Au fond, nous désirons accourir vers Celui qui bouleverse et recrée tout, y compris moi, vers Celui qui prépare la table, qui organise le mariage. De nombreuses religions partagent le constat d'être humain dont le bonheur est fragile/brisé mais savent-elles vraiment quel chemin emprunter pour retrouver pleinement ce qui nous manque ? Aucune d'entre elles n'est plus audacieuse que le message du Christ. Je ne prétends pas cela avec arrogance, car notre foi est faible. Mais c'est pour cette raison qu'il vaut la peine de découvrir les vérités qui nous échappent sans cesse. Lorsqu'on ne comprend pas un mystère, on s'y sent chez soi. Et cela signifie : tu m'as voulu ; c'est la réalité la plus haute. Je me vis moi-même comme un don. Que se passe-t-il lorsque nous considérons consciemment nos préférences, nos intérêts, nos joies comme un don d'un autre ?

"Ravi", je peux alors appréhender ma propre existence comme voulue et acceptée, ou, plus précisément, découvrir non pas mon origine, mais mon créateur : "Toi". Seul le "Toi" divin nous unit au sein d'une relation heureuse qui se proclame étant "pour toujours". Tu as voulu que je fusse : c'est cela être heureux. Cela n'est rendu possible qu'à travers la révélation du Verbe vivant, dont le monde a connaissance depuis Israël. "Être saisi, cependant, est l'origine du christianisme"<sup>14</sup>.

La rencontre avec la présence de Dieu fait voler en éclat l'égoïsme, la carapace de l'ego, fait taire la tentation de se réaliser tout seul, mais anéantit également la volonté de fuir de soi-même.

Examinons la grandiose pensée biblique suivante : nous provenons d'un appel divin. Les Écritures abordent et décrivent cet appel victorieux face à tous les doutes humains. Cette dernière ne nous propose pas seulement une roue du hasard qui tourne dans le vide. Elle ne

---

<sup>13</sup> Ps. 70, 20.

<sup>14</sup> Hans Urs von Balthasar, La Gloire. Une esthétique théologique. Vol. I : Voir la figure, Einsiedeln 2019.

parle pas de chimie, de physique et de biologie. Car c'est une véritable volonté qui appelle, et non une vague puissance informe ou une omniscience ignorante. Une volonté inouïe me crée en m'appelant tel que je suis, se réjouissant que je sois comme je suis. Cette volonté apporte le bonheur, une allégresse non entendue. Exister repose sur la certitude d'être voulu - comme un don, sans justification, "gratuitement", *gratis e con amore*. Peut-on le prouver ?

Repensons au début, d'où nous surgissons si mystérieusement et imprévisiblement. L'enfant fait partie de ce mystère, telle la source, telle la semence, comme tout ce qui n'existait pas auparavant qui paraît d'abord minuscule et puis devient grand. Ce point de départ de l'être humain ne peut pas venir simplement des parents ; peut-être souhaitaient-ils un enfant, mais voulaient-ils expressément *celui-ci* ? Ne doivent-ils pas plutôt apprendre à le connaître pendant toute la vie ? Les parents doivent s'habituer même à un enfant désiré, bien qu'il "provienne d'eux". Même son propre enfant est un mystère, un don ; "engendré, non pas créé", affirme le credo de Jésus, le fils, et cela est également valable ici.

Nous sommes tous des dons du "commencement divin", des enfants de la grâce. " Assoupis, nous avons tous été transportés sur des ailes au-dessus de l'abîme ", dit Hans Urs von Balthasar. Au-dessus de l'abîme, nous ne sommes pas. Lorsque nous nous réveillons, nous sommes déjà en vie et entamons un retour à tâtons vers ce merveilleux commencement, plus exactement : nous avançons à tâtons tout au long de notre vie vers l'instant où nous retrouverons notre origine et comprendrons tout. "En ce jour-là, vous ne m'interrogerez plus sur rien", proclame l'Évangile avec confiance.

Quelle joie lorsque d'où je viens et où je vais se rapprochent de plus en plus - pour qu'à la fin, au lieu de sombrer dans le trou noir du néant, "l'au-delà" de la mort nous soit révélé : le réveil par Son appel. Nous l'avons déjà suivi une fois : quand Il nous a entraînés vers la vie. "Et moi, par ta justice, je verrai ta face : au réveil, je me rassasierai de ton visage." (Ps 16, 15). Alors, je sais qui je suis.

Un tel état de plénitude, promis par la Bible, dépasse même la mort. Au cœur du christianisme se trouve une affirmation très audacieuse : il n'y a pas de rotation entre renaissance et mort, ni de disparition dans le néant, ni de vie "spirituelle" après la mort (comme dans de nombreuses religions). Au contraire : il y aura une vie infiniment plus pleine dans son propre corps. Le corps (*Leib* en allemand, NDT), la vie (*Leben* en allemand, NDT) et l'amour (*Liebe* en allemand, NDT) sont liés, y compris dans la racine du mot *lb-*. La chair est la charnière, *caro cardo*. Le Christ ressuscité n'est pas un fantôme : on continue à partager un repas au bord du lac après la résurrection, comme avant. Il est bien là, en chair et en os.

"Où allons-nous ?", demandait Novalis, et il répondait lui-même : "Toujours à la maison". Et en effet, nous ne faisons pas que revenir. Mais allons plutôt vers le nouveau, l'insoupçonné.

En effet, la vie est un mouvement : se rapprocher de sa propre origine. Devenir toujours plus vivant. Saint Augustin appelle cela : *videntem videre*, regarder celui qui me regarde depuis toujours<sup>15</sup>. Éprouver une joie inépuisable envers soi-même, parce qu'Il me trouve beau. Je ne dois alors pas me retoucher jusqu'à l'autodestruction. Découvrons donc plutôt les dons qui m'ont déjà été transmis. Ne cherchons pas dans le néant d'un monde virtuel, mais dans le monde réel.

---

<sup>15</sup> Sermo 69, II 3.